
La Bible dans la littérature spirituelle

Lorsqu'a été élaborée l'architecture du présent volume, il est apparu clairement que l'un de ses chapitres devrait se donner pour tâche de dire quelle avait été la place de la Bible dans la littérature spirituelle, puisque cette dernière avait connu dans notre pays, au XIX^e siècle, un développement considérable, fût-ce sur le seul plan quantitatif. La réalisation de ce projet s'est néanmoins heurtée à plusieurs difficultés. La première — la moins grave — est d'ordre historiographique : il est rare que les études consacrées aux « spirituels » de ce siècle s'attardent à examiner les racines bibliques de leur message. Pour illustrer ce constat, je me contenterai de citer le *Dictionnaire de spiritualité*, dont les copieux articles « Écriture sainte et vie spirituelle » d'une part, « Lectio divina » d'autre part, négligent totalement le XIX^e siècle. La seconde difficulté est d'ordre historique, et elle est beaucoup plus décisive : elle réside précisément dans la faiblesse de l'enracinement biblique chez beaucoup de ces « spirituels ». Parler d'une absence de référence à l'Écriture serait assurément une ridicule exagération, et j'ai essayé, dans un chapitre précédent, de montrer que les catholiques français gardaient alors avec la Bible un certain contact, par des voies différentes des nôtres. Il reste que la Parole de Dieu n'était pas spontanément considérée comme la source unique de toute vie spirituelle chrétienne. Ici encore, je n'en donnerai qu'un signe ponctuel, dans le titre d'un livre publié en 1858. Cette année-là, le P. Alexis-Louis de Saint-Joseph, carme, livre au public une anthologie de Bérulle et d'Olier, qu'il intitule *Les cinq trônes de l'amour divin sur la terre...* Or quels sont, si l'on en croit

le sous-titre, ces cinq lieux privilégiés de la présence divine ici-bas ? Nous lisons : ... *le sein de Marie, la crèche, la croix, l'eucharistie et l'âme fidèle*. Est-ce un hasard si l'auteur ne songe pas à mentionner l'Écriture, comme on aurait pu s'y attendre ? Pour toutes ces raisons, le chapitre initialement projeté va se trouver ramené à de modestes dimensions.

Quelques distinctions doivent être dès maintenant explicitées. Quand on se demande dans quelle mesure la Bible se trouve placée, en un temps et en un lieu donnés, à la source de la vie spirituelle, l'expression est susceptible de deux sens bien différents, même s'ils ne peuvent être totalement séparés. Si l'on entend par là que la révélation biblique serait (ou ne serait pas) à la base de la théologie spirituelle reçue dans le milieu considéré, il va de soi que la réponse est nécessairement positive, ou bien l'on se situerait en dehors du christianisme; à l'intérieur de ce dernier, la perfection est évidemment conçue selon les enseignements de la Bible. C'est donc un autre sens qui est visé : la Bible non plus comme base, mais comme moyen. Notre question devient celle-ci : les hommes que nous étudions avaient-ils recours à l'Écriture d'une manière fréquente, habituelle, normale, comme à la « lecture spirituelle » (ou *lectio divina*) la plus capable de porter leur prière personnelle ? Ainsi formulée, la question appelle une réponse prudente et nuancée. Car deux choses sont certaines : d'une part, le maintien au xix^e siècle d'une fréquentation spirituelle de l'Écriture, au moins par le clergé et quelques laïcs fervents; d'autre part, la tendance, en particulier chez les religieuses et la plupart des laïcs pieux, à remplacer la *lectio divina* biblique — qui n'était nullement encouragée, comme on l'a vu dans un chapitre précédent — par quelque auteur spirituel inégalement substantiel, au risque de sous-alimenter leur prière. Tout notre problème sera d'essayer de mesurer la part de vérité que recouvre chacune de ces deux affirmations.

Je me propose de l'aborder en deux démarches successives, à deux niveaux distincts de la littérature spirituelle. En un premier temps, nous envisagerons celle-ci de la manière la plus large possible, sans porter aucun jugement de qualité ou de médiocrité, sans trop nous soucier de savoir si telle œuvre a puissamment rayonné, si telle autre n'était que banale ou est restée presque confidentielle; notre approche sera essentiellement statistique, en tout cas globale (quoique, inévitablement, non exhaustive). Dans un second temps, nous nous attacherons à quelques personnalités qui méritent, à des degrés divers, l'appellation de « maîtres spirituels » : sélection doublement arbitraire, puisque opérée sans critère déterminé, et à partir du regard que jette sur le xix^e, notre fin du xx^e siècle. Mais elle nous aidera à détecter, au cœur de l'autre siècle, les premiers signes des mutations qui allaient mener au nôtre.